

Alex Paillon
Capter l'instinct perméable de l'intime

Élie Castiel

Number 314, June 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89076ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

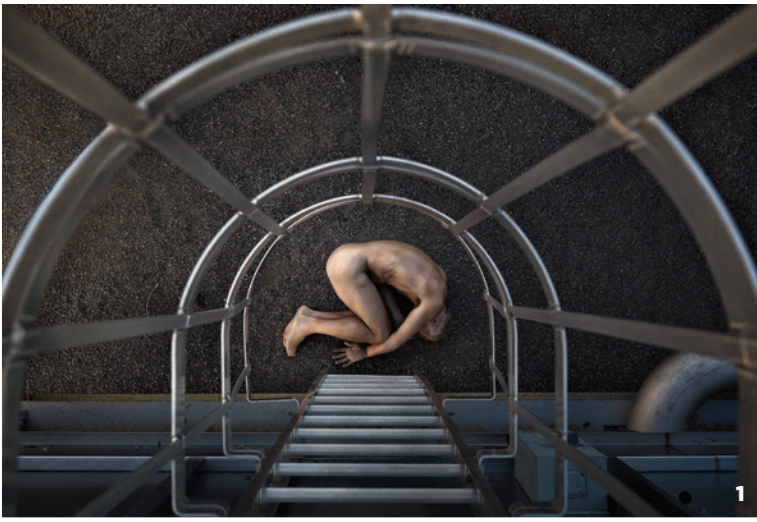
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2018). Alex Paillon : capter l'instinct perméable de l'intime. *Séquences : la revue de cinéma*, (314), 44–45.



1. André Turpin

2. Mélanie Carrier et Olivier Higgins

3. Podz

4. Chloé Robichaud

5. Martin Laroche

Alex Paillon

Capter l'instinct perméable de l'intime

ÉLIE CASTIEL

Son nom nous disait quelque chose. Le temps passe et nous oublions certaines choses de ce vaste monde de la culture cinématographique (et autre) montréalaise. Comme il a été souvent mentionné dans nos pages, l'offre dépasse de loin la demande. Bon point d'une part, mais, de l'autre, cette situation fait que, souvent, on ne sait plus à quel saint se vouer. Nous avons finalement rempli notre devoir et avons contacté Alex Paillon, *faiseur d'images* qui dépassent le simple cliché (vous avez, dans ces deux pages, des exemples déchirants). Nous avons rendez-vous à la Mecque du cinéma, la Cinémathèque québécoise. Face-à-face amical et professionnel avec

un timide de la parole, mais qui, dès qu'on l'engage dans la conversation, ne tient plus.

Tout part d'une idée fixe sur le cinéma que Paillon exprime chaleureusement: «Le projet en tant que tel vient de Vanessa-Tatjana Beerli, fondatrice de Ciné Tapis Rouge, organisme qui célébrait son 10^e anniversaire en 2017. Pour ma part, il s'agissait d'une proposition marquante pour le cinéma d'ici, de surcroît, une exposition de photos qui dépasserait le simple cliché habituel. J'ai pensé à une série de portraits ayant comme but une démarche artistique qui surclasserait le portrait-robot habituel. Comment amener la personne à dévoiler quelque chose, parfois

d'intime et de transcendant à travers le prisme de l'objectif? En fait, cet exercice unique devait se transformer en une mise en scène photographique difficile à gérer, certes, mais tout aussi intéressante, justement due aux obstacles qu'elle créait.»

Le résultat est probant et unique. Il y a, chez Paillon, un rapport à l'artiste (cinéaste ou comédien, peu importe) qui relève du mythe, de cette impossibilité de rendre le sujet disponible, mais dans le même temps de le situer dans un ailleurs inénarrable parce qu'il n'y a rien à raconter, mais, au contraire, à analyser, à disséquer. Le photographe est alors un chirurgien du corps, sculptant par l'entremise de la photo retravaillée des propositions relevant de l'altérité et de la métaphysique. C'est là une approche qui évoque en quelque sorte le Hollywood des grands studios, alors que les grandes vedettes possédaient le statut de *star*, justement des «étoiles», donc infranchissables. Autre temps où le cinéma était synonyme de rêve et d'inatteignable. Aujourd'hui, le fossé n'existe plus et c'est peut-être une raison pour laquelle, hormis les gros canons, le cinéma semble, sauf dans de rares exceptions, se casser la gueule de plus en plus, alors que dans la scène, c'est tout à fait le contraire.

Alex Paillon acquiesce au commentaire et poursuit en indiquant que son idée était de poser une question aux sujets québécoises photographiés en vue que le résultat devienne une métaphore, pour les situer dans un ailleurs esthétiquement surréel, une façon comme une autre de dépasser la banalité du quotidien.

Pour Paillon, c'est «Parler de lieux, des situations, des rôles à composer, de tous ces ingrédients esthétiques et formatifs qui célèbrent l'œuvre ou l'artiste en question. En quelque sorte, situer le sujet dans un ailleurs qui lui est dû et dont il est le principal archi-

tecte. Créer une autre dimension.» Il poursuit qu'en fait «l'exposition s'intitulait *10 + 10 Visages du cinéma québécois*. Chaque artiste proposait un lieu symbolique où la photo serait prise. Un endroit neutre sans doute, mais également figé dans le temps, pour lui donner une certaine immortalité, vœux des plus précieux, mais tout autant recevables.»

Après cet événement Tapis Rouge, il est indéniable que Paillon se lance dans un parcours qui pourrait lui ouvrir des portes, pour lui, bien sûr, mais surtout pour que son art d'une extraordinaire force d'évocation se fasse connaître du public. La culture au Québec a besoin d'ambassadeurs dans tous les domaines.

Et puis, comme pour appuyer sa proposition, il indique qu'«un regard, en photographie, c'est beau, mais ça demeure du domaine du documentaire. Pour ma part, je m'intéresse à dépasser cette frontière. Dans un sens, on se laisse aussi guider par le sujet. Il y a une correspondance, un rapport professionnel qui se crée entre l'appareil photographique et l'insoumis (car malgré tout, le sujet ne se laisse pas faire), à la fois complexe, mais créatif, parce que parfois les avis sont partagés. Une chose demeure claire: il y a des compromis dans tout acte de création, même lorsqu'on est seul devant sa toile.»

Alex Paillon voit-il une continuité dans sa démarche? Simple question, mais tout aussi sévère puisqu'elle correspond à une réalité économique.

«J'essaie de poursuivre mon parcours artistique dans la mesure où la demande est là. Dans le cas de cette exposition, j'ai donné carte blanche aux artistes, tout en réalisant que j'avais des contraintes à respecter. En ce qui a trait à Podz, par exemple, j'ai pensé au concept de l'eau. Il a accepté tout en prenant consciencieusement conscience de ses propres limites.»▲

« Il y a, chez Paillon, un rapport à l'artiste (cinéaste ou comédien, peu importe) qui relève du mythe, de cette impossibilité de rendre le sujet disponible, mais dans le même temps de le situer dans un ailleurs inénarrable parce qu'il n'y a rien à raconter, mais, au contraire, à analyser, à disséquer. Le photographe est alors un chirurgien du corps, sculptant par l'entremise de la photo retravaillée des propositions relevant de l'altérité et de la métaphysique. »

